

en ligne en ligne

BIFAO 21 (1923), p. 131-144

Henri Lammens

Le «Sofiânî», héros national des Arabes syriens.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724710922 Athribis X Sandra Lippert 9782724710939 Bagawat Gérard Roquet, Victor Ghica 9782724710960 Le décret de Saïs Anne-Sophie von Bomhard 9782724710915 Tebtynis VII Nikos Litinas 9782724711257 Médecine et environnement dans l'Alexandrie Jean-Charles Ducène médiévale 9782724711295 Guide de l'Égypte prédynastique Béatrix Midant-Reynes, Yann Tristant 9782724711363 Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE) 9782724710885 Musiciens, fêtes et piété populaire Christophe Vendries

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

LE «SOFIÂNλ

HÉROS NATIONAL DES ARABES SYRIENS

PAR

HENRI LAMMENS.

I

Dans les premiers jours du mois d'août 750, succomba à Aboûṣîr, sous les coups de ses propres partisans, Marwân II, le dernier calife omayyade. Du récit circonstancié d'un témoin, le diacre copte Jean, récit conservé par le chroniqueur Severus ibn al-Moqaffa'(1), il ressort clairement qu'il s'agit d'Aboûṣîr as-sidr, dans le district de Badrašain, moudirieh de Djîza. C'est bien à tort que des annalistes arabes de basse époque et, à leur suite, feu Amélineau (2), ont cherché l'Aboûṣîr en question dans les provinces de Fayyoûm et d'Ašmoûnain.

« L'édifice d'Omayya s'est effondré; Allah est demeuré indifférent à sa ruine (3). »

Voilà comment, au lendemain de cette catastrophe, chantait un poète, courtisan des 'Abbâsides. La passivité des Syriens sembla d'abord lui donner raison. Butés dans leur rancune contre Marwân II, qui pendant son règne les avait poussés à bout, ils assistèrent, sans broncher, à l'extermination méthodique des Omayyades, à la violation de leurs tombeaux (4). Ils ne tardèrent pas

Journal asiatique, 19142, p. 421-429.

(3) Mas'otof, Prairies d'or (éd. B. de Meynard), VI, p. 149.

(4) Cf. Lammens, La Syrie, précis historique, I, p. 104-105.

17.

⁽¹⁾ Édition de Seybold, d'après le manuscrit de Hambourg, p. 195.

⁽³⁾ Lequel n'a compris ni l'importance ni le sens du texte de Severus dans son article consacré aux derniers jours de Marwân II, dans le

à se ressaisir. Dans le nord de la Syrie, un chef quisite, Aboû'l Ward, avait hissé «la bannière blanche», en d'autres termes, affirmé sa résolution de restaurer la dynastie vaincue. Aboû'l Ward comprit que la présence, à ses côtés, d'un Omayyade exalterait le courage des Syriens démoralisés, auxquels six mois de régime 'abbâside faisaient amèrement regretter leur dynastie nationale. Rien ne paraissait moins aisé que la réalisation de ce dessein. Le féroce général 'abbâside, 'Abdallah ibn 'Alî, pensait y avoir mis bon ordre, en supprimant brutalement les Omayyades résidant en Syrie. Mais dans sa hâte d'en finir avec Marwân II réfugié en Égypte, il avait négligé ou s'était vu dans l'impossibilité d'explorer, d'occuper militairement la Palmyrène, centre principal de la puissante confédération des Banoû Kalb, sur lesquels, pendant près d'un siècle, s'était appuyé le pouvoir omayyade (1).

Wellhausen (2) déclare «digne de remarque», comment, en cette heure critique, les Syriens penseront, non aux Marwânides, leurs derniers souverains, mais aux Sofiânides, à la branche aînée de la dynastie omayyade. Dans la détermination des Syriens, soulevés contre la tyrannie 'abbâside, le sentiment ne joua pas le rôle que semble supposer Wellhausen. Sans doute les Arabes de Syrie conservaient pieusement la mémoire de Mo'âwia et de Yazîd ler, qui avaient établi et maintenu l'hégémonie syrienne sur le reste du califat (3). Mais, au lendemain du désastre d'Aboûṣîr, quand les Syriens, réunis autour d'Aboû'l Ward, comprirent l'opportunité de mettre un Omayyade à la tête du mouvement nationaliste, ils durent s'apercevoir que les 'Abbâsides ne leur avaient pas laissé l'embarras du choix. A cette date, on eût difficilement découvert en Syrie deux Marwânides en âge de combattre. Le nouveau régime avait exécuté à la lettre le programme qu'il s'était fait dicter par un poète à ses gages :

« Dégaine l'épée, lève le fouet (4); qu'on ne retrouve plus un Omayyade sur la terre! n

Rien que dans le festin ou guet-apens d'Aboû Fotros, quatre-vingts Omayyades avaient été assommés. Traqués comme des fauves en Syrie, en Égypte,

⁽¹⁾ Cf. notre Mo'âwia I'', p. 309-312; 326; 418.

⁽²⁾ Das arabische Reich und sein Sturz, p. 346.

⁽³⁾ Cf. Mo'dwia, p. 30, 56, 104, 443.

⁽⁴⁾ Variante ارفع العنو «annule l'amnistie», qu'on s'était vu forcé d'octroyer à de rares Omayyades; Agh. (= Aghâni), IV, p. 94.

en Arabie, dans l'Iraq, leur sang, versé à flots, n'avait pu «apaiser la rage des 'Abbâsides ». Ainsi le proclamait le calife Saffâḥ, reprenant à son compte un vers de Doû'l Osbo' (1). Dans la Palmyrène, seul coin de la Syrie demeuré indépendant, les Kalbites, qui se proclamaient «les oncles des Omayyades », avaient ouvert l'asile de leur désert à un Sofiânide obscur, appelé Aboû Mohammad.

Combien plus digne de remarque nous paraît l'effacement dans lequel se sont renfermés, depuis Hâlid, fils du calife Yazîd Ier, les Sofiânides. Non seulement les nombreux descendants laissés par le second calife syrien, mais les 'Otbî, ceux de 'Otba, frère du grand Mo'âwia (2), tous se tinrent à l'écart des intrigues, pendant la période de révolutions et de guerre civile, ouverte par l'avènement de Walîd II. Ils paraissent avoir possédé à un plus haut degré que les Marwânides le sens de la discipline. Malgré ses goûts frivoles, Walîd II eut le courage de rendre justice à cette loyauté chez ses parents sofiânides (3). Nous la retrouvons également chez celui qui allait inaugurer le personnage du «Sofiânî», chez le sofiânide Aboû Moḥammad.

On le rencontre invariablement dans le camp antirévolutionnaire, avec les partisans de l'ordre. Tel nous le voyons au lendemain de l'assassinat de Walìd II. Il accourut alors pour venger ce calife et ne réussit qu'à se laisser battre avec les troupes de Homs, qui l'avaient malencontreusement mis à leur tête (4). Cette disgrâce lui valut de passer cinq mois dans les prisons de Damas. La population l'en tira, au lendemain de la victoire de 'Aindjarr (5), et l'installa, portant encore les fers aux mains, dans la chaire de la grande mosquée (6). Il aida adroitement Marwân II à recueillir la succession de Walîd II. Mais le nouveau souverain, exaspéré par l'hostilité que lui témoignaient les Syriens, s'en prit à Aboû Moḥammad et l'enferma dans les prisons de Ḥarrân. Le Sofiânide refusa de suivre ses compagnons de captivité, le jour où ils réussirent à briser leurs chaînes. Marwân lui rendit définitivement la liberté, au moment de sa fuite en Égypte (7). Aboû Moḥammad en profita pour se retirer en

⁽¹⁾ Agh., IV, p. 92.

⁽²⁾ Cf. Mo'âwia, p. 36-39; notre Califat de Yazîd I'', p. 37, 483-485.

⁽³⁾ IBN 'ABD RABBIHI, 'Iqd al-Farid, II, p. 347.

⁽⁴⁾ TAB. (= TABARÎ), Annales, II, p. 1827-

^{1830.}

⁽⁵⁾ Cf. Lammens, La Syrie, précis historique, I, p. 99.

^{(6) &#}x27;Iqd al-Farid, II, p. 354.

⁽⁷⁾ La Syrie, I, p. 104.

Palmyrène, décidé à y vivre loin des vicissitudes et des agitations de la vie politique.

Tout forme contraste dans l'existence mouvementée d'Aboû Moḥammad, sans que nous réussissions à mieux connaître cette personnalité complexe que la légende confondra plus tard avec le fondateur de la dynastie omayyade. Son loyalisme, son honnêteté, demeurent hors de conteste, mais non moins son manque de décision et son inexpérience militaire. A cet égard, Aboû Moḥammad rappelle l'énigmatique calife Mo'âwia II beaucoup plus que son aïeul, l'énergique Yazîd Ier. Il ne fera que traverser la scène politique, où il se laissera hisser. Ainsi semblent l'avoir jugé ses contemporains. Témoin le sobriquet de « vétérinaire », biţâr, sous lequel on désignait familièrement cette victime de la fatalité, qui ne connut vraisemblablement d'autre passion que celle de la chasse (1) et des chevaux.

De son vrai nom, Ziâd (2) ibn 'Abdallah, il était le petit-fils du second calife sofiânide. Si cette descendance devait lui assurer le dévouement des Kalbites, les insuccès, qui avaient marqué toutes ses entreprises, ne pouvaient l'avoir préparé à la mission délicate d'une restauration dynastique. Mais les Syriens révoltés — nous l'avons dit — n'avaient pas le droit d'hésiter, alors que les 'Abbâsides se vantaient avec raison de n'avoir plus laissé subsister trace du passage des Omayyades (3). A tous les rebelles le surnom de Sofiâni devait paraître d'heureux augure. On le disait le «Sofiânide annoncé», الذي كان يُذِكُر, le héros appelé à venger l'humiliation de la Syrie, à lui restituer son ancienne hégémonie.

Quelle était l'origine de cette légende? On a mis en avant le nom de Hâlid fils de Yazîd I^{er}. Il l'aurait propagée, utilisée comme une arme politique contre les Marwânides^(h). Le sofiânide Hâlid n'avait que trop de motifs de s'en prendre à l'ambition des Marwânides, spoliateurs de ses droits et de ceux de sa famille. L'auteur de l'Aghâni préfère chercher ailleurs; voici pourquoi.

⁽¹⁾ Ibn 'Asâkir, Tarîh Dimašq (éd. Badrân), V, p. 403; Țab., Annales, III, p. 43.

⁽²⁾ Et non Yazîd, comme dans Ya'qoûbî, Hist. (éd. Houtsma), II, p. 425.

^{(3) &#}x27;Iqd al-Farid, II, p. 180.

⁽⁴⁾ TAB., loc. cit.; IBN 'ASAKIR, loc. cit.; Agh.,

XVI, p. 88.

⁽⁵⁾ J'ai noté ce détail dans le ms. d'Ibn 'Asâkir de Damas; vol. V, notice de Hâlid ibn Yazîd. Je ne retrouve plus la même donnée dans l'édition très médiocre du cheikh Badrân (même volume et même notice).

Aboû'l Faradj est un de ces tenants du «bon šî'itisme», and de ces Sonnites timorés, n'osant aller jusqu'au bout de leurs sympathies 'alides, mais ne perdant pas une occasion de mettre en lumière les prérogatives spirituelles — y compris le don de prophétie — apanage des descendants de 'Alì. L'imâm Dja'far aṣ-Ṣâdiq est une des idoles de la tradition šì'ite. C'est donc à Dja'far que l'Aghâni (XVI, p. 88) attribue la prédiction relative au «Sofiâni». Dans leur retraite de Médine, les 'Alides ne cessèrent, nous le savons, d'intriguer contre les Omayyades. Ils n'ont pu négliger l'arme des malâhim (1) qu'utilisèrent alors tous les partis antidynastiques. Ces prophéties apocalyptiques s'accordaient à prédire comme prochaine une révolution politique et la chute imminente du régime omayyade. Par ailleurs, la légende du Sofiânî, sous sa forme primitive du moins, allait à l'encontre de ces manœuvres souterraines, puisqu'elle supposait une restauration omayyade. C'est après l'échec des premières révoltes syriennes contre le régime 'abbâside qu'on aura rattaché au nom de Dja'far la légende du Sofiânî, définitivement transformé en Antéchrist musulman.

Dès le premier siècle de l'hégire, on se mit à scruter fiévreusement les lettres qui ouvrent certaines sourates qoraniques, pour en découvrir le sens caché. Ces recherches donneront naissance à une science spéciale, le djafr, qu'on a rattachée à l'imâm Dja'far. Plus le Qoran avait recherché l'anonyme, plus la postérité s'acharnera à dissiper cette imprécision. « Une des manières les plus usitées dans les malâhim, c'est la désignation des personnes par une seule lettre » (2), à savoir par l'initiale de leur nom.

L'Itqûn de Soyoûţî (II, p. 186) cite un exemple de cette exégèse aventureuse. La sourate XLII s'ouvre par le complexe حم عست. Voici comment les partisans du djafr le décomposaient. La première lettre signifiait عرب (3), à savoir, la guerre entre 'Alî et Mo'âwia. Le mîm désignait les Marwânides, le 'ain les 'Abbâsides. Le sîn enfin marquait l'apparition du Sofiânî.

Il n'est pas douteux qu'au début du 11e siècle (4) on a escompté l'avènement

⁽¹⁾ VAN VLOTEN, Recherches sur la domination arabe... et les croyances messianiques sous le khalifat des Omayyadès, p. 56-57. On en trouvera les éléments dans les «Kitâb al-fitan»; par exemple Kanz al-'ommâl, VI, p. 50, etc. (édition de Ḥaidarabâd).

⁽²⁾ VAN VLOTEN, loc. cit.

⁽³⁾ C'était également le nom de l'ancêtre des Sofiânides, souvent appelés Banoû Ḥarb.

⁽⁴⁾ Tous les cent ans, Allah envoie un restaurateur religieux (Kanz al-'ommâl, VI, p. 238, n° 4247, etc.).

d'un libérateur, du Mahdî. On s'en douterait rien qu'à voir l'empressement des 'Abbâsides pour revendiquer ce titre à leur profit. Ils se le font décerner par leurs poètes (1), jusqu'au jour où eux-mêmes l'imposeront à leurs enfants. En adoptant les noms de Hâdi et de Mahdî, les califes de Bagdad se proposaient de dérouter l'opinion publique et de lasser ses impatiences (2). Rien ne prouve pourtant que, du temps de la dynastie omayyade, les Syriens aient prêté grande attention aux rêveries des malâhim. Le gouvernement lui-même a eu le tort de n'en pas surveiller la diffusion. C'est par hasard que la police omayyade découvre l'organisation des loges maçonniques, rattachées à la loge 'abbâside centrale de Homaima (3). Il ne me paraît pas prouvé que la légende du « Sofiânî » soit de beaucoup antérieure à l'échec et à la mort d'Aboû Moḥammad. On n'en découvre aucune trace, antérieurement à cet événement. Il est vrai que Marwân II s'était assuré de la personne d'Aboû Moḥammad; mais il en avait fait autant pour des Marwânides, des fils de 'Abdalmalik ou de 'Omar II.

Quoi qu'il en soit, il est certain que dans les premiers mois de 751, la Syrie se trouvait en pleine révolte. Dans la région d'Alep, 40.000 rebelles s'étaient rangés sous le «drapeau blanc», autour d'Aboû Moḥammad, accouru de la Palmyrène.

La tête du mouvement, le Qaisite Aboû'l Ward, avait commencé par prendre le titre de «généralissime, directeur des opérations militaires», المعسكر والمدبّر له وصاحب القتال والوقائع المعروفية المعسكر والمدبّر له وصاحب القتال والوقائع المعروفية ال

⁽¹⁾ Agh., IV, p. 93, 10; VAN ARENDONK, De opkomst van het zaidietische imamaat in Yemen, p. 39.

⁽²⁾ Cf. Motahhar Magdist, II, p. 181.

⁽³⁾ Cf. LAMMENS, La Syrie, I, p. 102.

⁽⁴⁾ TAB., Annales, III, p. 53-54.

d'Alep⁽¹⁾, où avait succombé le vaillant Aboû'l Ward. Cette diversion permit à Aboû Moḥammad de regagner sa retraite de la Palmyrène, où personne ne songea alors à aller le relancer.

Mais bientôt la pacification de la Syrie et de la Mésopotamie, la capitulation des derniers capitaines omayyades, rendirent aux 'Abbâsides la liberté de leurs mouvements. Le sofiânide Aboû Moḥammad ne se jugea plus en sûreté au milieu des Kalbites de Tadmor. Réfugié au Ḥidjāz, il y erra de retraite en retraite jusqu'au califat de Manṣoûr. Le secret de sa dernière cachette ayant été trahi à Médine, il tomba avec ses deux fils entre les mains de ses ennemis. Excellent archer, الرحى الناس, il essaya de se défendre, mais se vit accablé par le nombre (2). Sa tête fut envoyée, à Bagdad, au successeur de Saffâḥ. A cette date, justement préoccupé par l'agitation des 'Alides au Ḥidjāz, Manṣoûr ne faisait plus aux Omayyades survivants l'honneur de les redouter. Il consentit à gracier les enfants du Sofiânî (3).

 Π

L'avenir était décidément compromis pour les Syriens. N'écoutant que leurs rancunes contre Marwân II, «ils l'avaient abandonné à son sort, sans se sou-lever en temps opportun contre les 'Abbâsides. La situation ne pouvait plus être modifiée. Le noir avait triomphé; le blanc avait perdu le roi (4). » C'est maintenant que va prendre corps la légende du «Sofiânî». Les Syriens se reprocheront «d'avoir manqué de courage pour venger la défaite d'Aboû Moḥammad » (5); avant tous, les Kalbites et les habitants de Ḥomṣ.

"L'imagination populaire, devant les tristesses du présent, aime à mettre une espérance dans les lointains de l'avenir. Chez les peuples tourmentés d'un rêve national, c'est l'attente d'une ère nouvelle n (6), c'est le retour d'un homme de leur sang, qui les vengera de leurs humiliations. Pendant la laborieuse constitution du califat, on avait pu se convaincre que cette conception n'était

Bulletin, t. XXI.

18

⁽¹⁾ FREITAG, Selecta ex historia Halebi, p. 12-13. En comparant ce texte avec TAB., III, p. 54, on devine que l'entente n'a pas régné entre Aboû'l Ward et le prétendant sofiânide, lequel amenait un contingent kalbite.

⁽²⁾ IBN 'ASAKIR (éd. Badrán), V, p. 403.

⁽³⁾ TAB., Annales, III, p. 54.

⁽⁴⁾ Wellhausen, Das arab. Reich, p. 347.

⁽⁵⁾ TAB., Annales, III, p. 55, 15.

⁽⁶⁾ James Darmesteter, Le Mahdi, p. 32.

pas inconnue aux Arabes. Héritiers d'une antique civilisation, les Yéménites en lutte avec l'impérialisme et l'égoïsme des grossiers Bédouins de Modar avaient annoncé l'avènement d'un prince, issu de la race de Qaḥṭân, et pour ce motif surnommé Al-Qaḥṭânî. La Tradition nous montre le calife Moʿâwia protestant contre ces manœuvres séparatistes (1). Le Yéménite rebelle, 'Abdarraḥmân ibn Ašʿath, n'hésitera pas à se faire passer pour le Qaḥṭânî. Les Modarites lui opposeront «leur Tamtmi dont nous ne connaissons que le nom » (2). Les Kalbites à leur tour voudront avoir leur Kalbi, et les peuples du Maghrib leur Maghribî (3).

Sous l'égide des Omayyades, les Syriens avaient, pendant près d'un siècle, régenté le califat. Ils s'obstinèrent à escompter le retour de ce brillant passé. Ils en avaient d'abord reporté la réalisation sur la personne du sofiânide Aboû Moḥammad. Son lamentable échec, celui ensuite de son parent 'Abbâs ne réussirent pas à les décourager, à diminuer la fascination qu'exerça désormais le nom du Sofiâni. Ce nom bénéficiera des sympathies qu'excitèrent les malheurs des princes sofiânides qui, les premiers, s'étaient sacrifiés pour la cause de la Syrie. Vers cette même époque, les Celtes d'Angleterre attendaient le retour d'Arthur qui repose dans l'île d'Avalon et qui sortira pour chasser les Saxons.

Les Syriens refuseront de croire à la mort d'Aboû Moḥammad. Avec le recul des années, il cessera d'être le vaincu de Mardj al-Aḥram, le fugitif, errant à travers les steppes arabiques. La falote figure du vétérinaire, voué à tous les échecs, dépouillera ses traits ingrats pour adopter ceux de Moʿâwia, le fondateur de la dynastie nationale. Il incarnera toutes les espérances et se verra chargé de réaliser toutes les revendications de la Syrie. Comme son nom l'annonce, le Sofiânî devra appartenir à la descendance directe d'Aboû Sofiân, le glorieux chef de la Mecque, le père du grand Moʿâwia, et, par eux, à celle de Yazîd Ier (4). C'est par distraction que des auteurs rattachent parfois le Sofiânî

⁽¹⁾ HANBAL, Mosnad, IV, р. 19; ВАСНАМІ, Masabih as-sonna, II, р. 131; Івп ац-Атнія, Osd, V, р. 155, 156; Мотанная Magdisi (éd. Cl. Huart), II, р. 183-184.

⁽²⁾ VAN VLOTEN, op. cit., p. 61.

⁽³⁾ Cf. Bahr al-Ansâb; ms. Biblioth. Khédi-

viale du Caire (non paginé); len al-Athîr, Nihdia fi'l ḥadith, II, p. 193; Kanz al-ommâl, VI, p. 50, etc.

⁽A) Cf. Moțahhar Magdisî, Livre de la Création (édité et traduit par M. Cl. Huart), II, p. 177.

à la famille de 'Anbasa⁽¹⁾, lui aussi fils d'Aboû Sofiân, mais sans attache aucune avec la Syrie. Dans la légende primitive du Sofiânî — il ne faut pas le perdre de vue — l'élément syrien prime l'élément omayyade. Opprimés par les 'Abbâsides, les Syriens n'entrevoient le retour de leurs anciens souverains que comme gage, comme condition de l'indépendance nationale.

Ils n'avaient pas voulu, on l'a vu, admettre la mort d'Aboû Mohammad. Ils persistèrent à le croire survivant, caché dans une retraite du Hidjâz. Transformé par l'imagination populaire, le personnage du Sofiâni semble calqué sur l'imâm Ibn al-Hanafyya, tel que l'a chanté Kothayyr, le poète des Kaisânyya:

"Invisible pour un temps, tu demeures à Radwâ, près des sources d'eau et de miel(2)."

Rien ne prouve que le massif du Radwâ (3) ait justifié l'idéal d'un séjour paradisiaque. Mais les oasis s'étendant entre Radwâ et l'Érythrée avaient été peuplées par les descendants de 'Alî (4). A ce titre, il s'était imposé à la Muse du poète šî ite, en quête d'une localisation. Ces vers avaient eu un profond retentissement. Ils n'ont pu demeurer inconnus en Syrie, où Kothayyr venait périodiquement faire sa cour aux Omayyades et toucher leurs gratifications princières. Comme «le fils de la Ḥanifite», le «Sofiânî» était lui aussi destiné à reparaître. Il deviendra le montazar «l'attendu, le désiré». Si les Syriens nationalistes avaient eu leur Kothayyr ou leur Sayyd Ḥimiarì, ces poètes n'auraient pu manquer de placer la mystérieuse retraite du «Sofiânî», non à Radwâ, mais dans les fraîches montagnes de Țâif, région connue pour ses sympathies omayyades. Ghazâlì observe qu'en adoptant ces conceptions, la légende du Sofiânî rappelait la théorie des imâmites, الأمانية من الأمانية المن المنابعة المنا

Une tradition, rattachée au nom d'Ibn al-Hanafyya, assure que le « Sofiânî » fera son apparition dans les montagnes voisines de Tâif (6). Il me paraît diffi-

- (2) Agh., VIII, p. 32.
- (3) Entre Médine et Yanbo'.

⁽¹⁾ Cf. Moțahhar Maodisi, IV, p. 103. A tort, le même auteur (II, p. 177; VI, p. 73) présente Aboû Moḥammad comme le petit-fils de Hâlid ibn Yazîd.

⁽⁴⁾ Lammens, Berceau de l'Islam, I, p. 93, 96; Snouck Hurgronje, Mekka, I, p. 34-35; Sam-

новът, Wafá al-wafá, I, р. 121, 166; II, р. 288; 348-349; Osd, V, р. 273.

⁽⁸⁾ GOLDZIHER, Streitschrift des Gazáli gegen die Bâţinyya-Sekte, p. 18. Pour la région de Țâif, voir la description de M. Tamisier, Voyage en Arabie, Paris, 1840, I, p. 269-355.

⁽⁶⁾ IBN AL-ATHÎR, Nihâia, II, p. 204.

cile de méconnaître dans cette donnée l'influence de l'imâmisme kaisanite. Elle est d'ailleurs demeurée isolée.

Généralement c'est en Syrie qu'on s'accorde à localiser l'avènement du Sofiânî. Au milieu des guerres civiles qui s'allumeront entre l'Orient et l'Occident, il surgira inopinément dans le Wâdi Yâbis (1). Cette vallée mystérieuse, que les malahim placent dans le voisinage de Damas (2), a été choisie intentionnellement pour dérouter les essais indiscrets d'identification. Son armée sera exclusivement composée de Syriens. Le contingent principal sera formé par « 30.000 de ses oncles de Kalb » (3). Aussi, après la défaite, est-ce sur les Kalbites que retombera le poids principal de la répression (4). «Après avoir occupé Damas, le Sofiânî enverra une armée vers l'Orient, une autre vers Médine. La première s'établira au pays de Bâbil, dans la ville maudite; elle y tuera trois cents béliers (chefs) parmi les 'Abbâsides. De Bâbil⁽⁵⁾ les partisans du Sofiânî descendront vers Koûfa et dévasteront le pays environnant(*). Ensuite ils regagneront la Syrie pour prendre la route de Médine et de la Mecque (7). 7 La Tradition les mène le long de l'itinéraire que les troupes syriennes avaient déjà suivi, sous les califats de Yazîd ler (8) et de 'Abdalmalik. Cette fois, à moitié chemin entre les deux villes saintes, leur armée sera soudainement engloutie. La sourate xxxiv renferme un verset, le cinquantième, dont l'exégèse a mis à la torture les commentateurs : «Ah! si tu voyais comme ils trembleront, sans trouver d'issue, et comme ils seront assaillis de toutes parts! ». C'est à ce verset qu'en désespoir de cause, le *Tafsir* rattachera la catastrophe de l'armée du Sofiânî⁽⁹⁾, dans sa marche contre la Mecque.

En cette partie de son développement, la légende du Sofianî a été complètement (10) défigurée. Le noyau primitif ne contenait que des éléments syriens; il se bornait à prédire le triomphe du nationalisme syrien, celui de «l'armée des

⁽¹⁾ Recueil ms. Paris, Bibliothèque nationale, n° 5051, p. 28 a.

⁽²⁾ Manuscrit cité; TAB., Tafsir, XXII, p. 63.

⁽³⁾ Ms. de Paris, loc. cit.; Kanz al-'ommâl, VI, p. 68, n° 1145; comp. n° 559.

⁽⁴⁾ Motahhar Maqdisi, op. cit., II, p. 180.

^(*) Vraisemblablement Bagdad, que le Sofiânî détruira; Kanz al-commâl, VI, n° 669.

⁽⁶⁾ La version stite les fait anéantir par les

Persans, partisans du Mahdi. Auparavant ils auront dévasté le Horâsân; Kanz al-ommâl, VI, p. 70, n° 1168; comp. p. 63, n° 1070.

⁽⁷⁾ ȚAB., Tafsîr, loc. cit.; Kanz al-'ommâl, VI, p. 63, n° 1070.

⁽⁸⁾ Cf. notre Yazîd, p. 233-269.

⁽⁹⁾ Tafsir, XXII, p. 63-64; Мотаннак Маодыя, II, p. 178; Kanz al-commâl, VI, n 63 1145, 1169.
(10) Et intentionnellement.

Kalbites », بعث کلب), la plus indigène parmi les tribus établies en Syrie. Le Sofiânî était un héros purement syrien. Il appartenait à la seule dynastie que la Syrie ait adoptée comme nationale, celle des Omayyades, et à la branche omayyade, la plus formellement syrienne, celle des Sofiânides. Les Syriens ne pouvaient oublier qu'en déplaçant en Mésopotamie, à Harrân, le centre du califat, Marwan II avait attenté à ce qu'ils considéraient comme le monopole de leur pays. Le Sofiânî devait donc descendre, en ligne directe, de Yazîd Ier, encore plus syrien que Mo'âwia, puisqu'il avait eu une mère kalbite. Comme son ancêtre Yazîd (2), il portera au visage des traces de petite vérole. Les Kalbites domineront en son armée, eux les plus Syriens parmi les Syro-Arabes. lls affirmeront leur triomphe en détruisant Koûfa et Bagdad, les rivales de Damas, en massacrant les 'Abbâsides, bourreaux des Omayyades et des Syriens (3).

Telle était la donnée primitive, celle qui prit naissance, au lendemain de la mort d'Aboû Mohammad. Elle n'envisageait dans le Sofiânî que le protagoniste de l'indépendance syrienne, sans se préoccuper de lui assigner un rôle dans le système eschatologique ou dans le messianisme de l'islam, comme feront les Sî ites pour leurs imams. Cette simplicité, ce caractère réaliste et nationaliste devaient signaler la théorie syrienne à l'attention des 'Abbâsides et de la tradition orthodoxe. Cette dernière n'a jamais éprouvé de tendresse pour les Omayyades. Quand elle ne les proclame pas «les ennemis de l'islam », elle leur reproche d'avoir tenu à l'écart, évincé «les gens de la maison», les 'Alides; en quoi les Omayyades s'étaient contentés de marcher sur les traces des premiers successeurs de Mahomet, «les califes irréprochables», واشدون. Les 'Abbâsides, en lutte avec les réveils du nationalisme syrien, n'avaient pas de moins sérieuses raisons de voir de mauvais œil l'agitation entretenue par la légende du Sofiânî. Elle ne pouvait que raviver les espérances des Omayyades d'Andalousie, lesquels maintenaient leurs prétentions sur l'héritage de leurs ancêtres. Cette considération déterminera les califes de Bagdad à entrer en relations avec les Carolingiens (4), en lutte avec les musulmans d'Espagne.

⁽¹⁾ Kanz al-'ommål, p. 32, n° 559.

⁽²⁾ Cf. notre *Mo'âwia*, p. 446.

⁽³⁾ Ms. de Paris, loc. cit.; MOTAHHAR MAQDISÎ, II, p. 177; IV, p. 103; Kanz al-'ommâl, VI,

p. 67, 68, no 1129, 1143; IBN AL-FAOIH (éd. de Goeje), p. 258.

⁽⁴⁾ Cf. Lammens, La Syrie, I, p. 199. Dans Moтанная Magdisi, II, р. 177, 9 je lis : ان لهذا

La théorie yéménite du Qaḥṭânî les laissera assez indifférents. Ils jugeront inutile d'y intervenir, n'y découvrant aucune menace pour leur absolutisme. Personne ne songeait à relever le trône des *Tobba*', et les 'Alides qui s'établiront plus tard au Yémen (1) ne s'aviseront pas de se prévaloir du Qaḥṭânî. Ce dernier sera donc considéré comme « un saint personnage » رجل صالح, un associé à la mission messianique du Mahdì (2). En revanche, tout sera mis en œuvre pour jeter l'odieux sur le rôle du Sofiânî, si bien que le héros du nationalisme syrien sera ravalé au degré du Dadjdjál, de l'Antéchrist islamite. Ses partisans, à savoir les Syriens, sèmeront partout la terreur; «ils éventreront les femmes enceintes, scieront en deux les hommes et feront bouillir leurs membres dans des marmites.... A Médine, ils profaneront les tombeaux du Prophète et de Fâțima et pendront, à la porte de la mosquée, tous ceux qui portent ces noms (3). 7 Vidée de ses éléments nationalistes, la légende syrienne devenait inoffensive, incorporée qu'elle était à l'eschatologie musulmane, rattachée à l'avènement du Mahdì, aux signes précurseurs de la fin des temps. Dans ces conditions, elle devait finir par lasser l'attente des plus obstinés partisans omayyades. Et voilà comment, «réduite au rôle de fantôme, d'épouvantail, la race d'Omayya allait survivre à sa ruine » (4).

Les terreurs des 'Abbâsides n'étaient rien moins que chimériques. Sous le califat de Mâmoûn, une flotte partie d'Espagne réussit momentanément à occuper Alexandrie (5). En Syrie, au cours du 11° et du 111° siècle H., on s'obstina à attendre l'arrivée du Sofiânî. Nous avons énuméré ailleurs (6) ces mouvements nationalistes que le manque d'union — le vieux mal syrien — fit échouer. Au temps de Hâkim, un Omayyade d'Espagne, déguisé sous la bure d'un soûfî, Aboû Rakwa, souleva la Tripolitaine, la Cyrénaïque, l'Égypte et mit la dynastie fâțimite à deux doigts de sa perte (7). Démoralisée, la Syrie ne bougera plus. En Égypte, l'agitateur omayyade n'avait pas même tenté de se donner pour le Sofiânî, héros purement syrien. Il se contenta d'en appeler au Qû'im, le

^{.....(}et non المرعود شأنا (شابّا), et je traduis : «Le signalement du personnage prédit ne convenait pas à Ziâd...».

⁽¹⁾ Cf. VAN ARENDONK, op. cit.

⁽²⁾ Moțahhar Maqdist, II, p. 184.

⁽³⁾ IDEM, II, p. 178.

⁽⁴⁾ WELLHAUSEN, op. cit., p. 346. Je n'ai pu consulter Snouck Hurgronje, Le Mahdi (Revue coloniale internationale, 1886).

⁽⁵⁾ Cf. Lammens, La Syrie, I, p. 134.

⁽⁶⁾ La Syrie, I, p. 133, 134, 139.

⁽⁷⁾ La Syrie, I, p. 199.

Mahdî attendu (1). A Damas, la population, note Al-Qalânisî (2), était demeurée « omayyade ». Ce qualificatif avait perdu toute portée politique. Il signifiait, comme l'annaliste damasquin l'explique, que les indigènes abhorraient les Maghribins et les doctrines hétérodoxes des Fâtimites. Désormais il ne sera plus question du Sofiânî que dans les recueils de hadith. Il s'y trouvera mêlé à des développements fantastiques que plus d'un traditionniste refusera de prendre au sérieux.

L'an 324 H. (935 J.-C.), l'infatigable polygraphe et voyageur, Mas'oûdî (3), visita la ville de Tibériade en Galilée, la région du lac où les califes syriens avaient possédé leurs villas d'hiver (4). Ce fureteur y découvrit chez un maulà, client de la famille des Omayyades, un volume intitulé: Preuves de l'imâmat des Omayyades et exposé de leurs prérogatives. L'ouvrage avait été composé en Espagne, dernier refuge des souverains syriens, et vraisemblablement sous l'inspiration des califes d'Andalousie, lesquels avaient pris le titre officiel de « commandeurs des croyants ». Cet écrit contenait « les prédictions relatives à la restauration des Omayyades, principalement la légende du Sofiânî. C'est dans le Wâdi Yâbis en Syrie qu'aurait lieu son apparition (5), à la tête des tribus de Ghassân, de Qoḍâ'a, de Laḥm, de Djoḍâm. Suivait le détail de ses guerres, de ses expéditions, la marche triomphale des Omayyades, depuis l'Andalousie jusqu'en Syrie, montés sur des cavales blanches et arborant des étendards jaunes. »

De ces étendards jaunes, il est également question dans les innombrables variantes de la légende du Sosiani qu'a enregistrées le Kanz al-commâl (6). Ce recueil (7) ne pouvait manquer de signaler les Andalous, à savoir les Omayyades d'Espagne, parmi les ennemis qui menacent l'Égypte. L'auteur se souvenait sans doute de leur occupation d'Alexandrie (8).

- (1) Comp. IBN AL-ATHÎR, Kâmil, édition du Caire, IX, p. 74-76.
 - (2) Tarih Dimašą (éd. Amedroz), p. 16.
 - (3) Kitâb at-tanbîh, p. 336-337 (éd. de Goeje).
- (4) Pour leur hivernage au désert, voir notre article La Bâdia et la Hira sous les Omaiyades (dans MFOB, IV) et surtout Al. MUSIL, Quseir 'Amra, I, p. 3-187, Vienne, 1907. Le D' Musil est actuellement professeur à l'Université tchèque de Prague. Dans un travail publié ici, pendant la guerre (voir Bulletin, XIV, p. 96, n. 7),
- j'ai eu tort de qualifier cet orientaliste tchèque «d'actif pionnier de l'influence teutonne», وما
- (5) Kanz al-'ommâl (VI, p. 63, n° 1074) l'appelle صاحب الرادي.
 - (6) VI, p. 68, nº 1168.
 - (7) Voir VI, p. 68, n° 1133.
- (8) Voir plus haut. D'après Kanz al-'ommâl, VI, p. 30, n° 516, un Omayyade s'emparerait d'Alexandrie «avec l'aide des Byzantins». Souvenir des Croisades?

Dans le volume, analysé par Mas'oûdî, on voit que les partisans du Sofiânî se divisaient en deux fractions principales : les Sofiânides et les Marwânides. Les premiers tenaient pour la branche aînée, les autres pour la branche cadette de la dynastie syrienne. A ces derniers devaient appartenir les Omayyades d'Espagne, lesquels se rattachaient à la famille des Marwânides. Il n'est pas douteux que cette division contribua à paralyser les tentatives d'une restauration omayyade. Elle se surajoutera aux dissensions qui ne cesseront de travailler Yéménites et Qaisites de Syrie⁽¹⁾.

Ce pays deviendra une province مضبوطة atenue sous le joug n (2), fortement occupée par des garnisons horâsâniennes. Les partisans syriens du Sofiânî ne s'aviseront pas de se grouper en maçonnerie, comme l'avaient sait avec succès les 'Abbâsides. Instruite par sa propre histoire, la dynastie 'abbâside, « issue elle-même de la conspiration kaisânite n (Massignon), surveillera de près les sociétés secrètes. Le développement qu'elle donnera à l'Inquisition d'État et à ses institutions policières — celles-ci dirigées par le sahib al-habar ou sâhib al-barîd, ches de la police secrète (3) d'Empire — ne pourra empêcher la formation de la redoutable maçonnerie qarmațe, sâțimite et isma'slie dont les progrès précipiteront la chute de l'absolutisme 'abbâside.

H. LAMMENS.

Beyrouth, 1er mai 1922.

(1) Autres mentions du Sofiânî dans Kanz al-'ommâl, VI, n° 668, 1028, 1096, 1373. D'après le n° 1141, il triomphera des Turcs et des Grecs. Parmi les fitan ou révolutions, on constate la tendance générale de reculer le plus tard possible l'avènement du Sofiânî; cf. n° 468.

⁽²⁾ Mas'oûdî, Prairies, VI, p. 191.

⁽³⁾ Et non ministre des postes, comme on traduit trop souvent. On pourrait multiplier les exemples. Je cite le plus récent : Ed. Montet, L'Islam, Paris, 1921, p. 37.